

La
Maison
du
Rêve

Du même auteur :

La fin d'une religion ? 2017, La Barre Franche

© 2019 La Barre Franche - Noelle Sarl
Le Vert Pré - Linières-Bouton
49490 Noyant-Villages



Édition : <http://labarrefranche.org>

E-mail : contact@resister-online.com

ISBN 979-10-93638-13-3

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE
Imprimé en France - Dépôt légal : février 2019

Serge Soulié

La
Maison
du
Rêve

Editions « La Barre Franche »

*Une porte s'entrouvre.
Il est là qui attend, qui vous attend.*

À ma sœur Francine
et à mon frère Hubert,
en souvenir de nos parents
qui ont été
mes premiers professeurs de théologie
parce que leur Dieu
était sans religion.

Livre I

*Un Dieu sans religion,
pourquoi pas ?*

Avant-propos

Dieu et religion sont communément mêlés. Vouloir les séparer paraît peu raisonnable et peu crédible. Inclination naturelle de la pensée pour les uns, conséquences des positions des religions disent les autres.

Nous optons pour cette dernière manière de voir. En effet, pour exister, les religions laissent croire qu'elles sont le dépositaire exclusif de la question du divin, elles seraient les seules à pouvoir affirmer que Dieu existe. Elles se comportent comme si elles étaient les seules habilitées à parler de lui.

L'expérience me conduit à penser que les religions occultent la réalité de Dieu par leur manière de s'adresser à lui comme celle d'en parler. Elles font écran à la réalité du divin tout en le transformant selon leur propre croyance et à leur convenance. Elles pensent savoir ce que Dieu veut, ce qu'il est, ce qu'il ressent et ce qu'il prévoit de faire. Elles disent connaître la teneur de ses jugements, le définissent selon leurs critères, n'hésitent pas à se substituer à lui.

L'observation et l'analyse des démarches des uns et des autres vis-à-vis du divin, m'ont convaincu que Dieu ne

peut être découvert et compris qu'à titre individuel : le Dieu d'Abraham n'est pas celui de Jacob.

Une telle affirmation irrite les religions, qui prétendent dire à la face du monde ce que Dieu est. Elles s'estiment en danger lorsqu'elles voient chaque humain, à partir d'une recherche qui lui est propre, découvrir la nature de Dieu. Devant une telle crainte, elles s'emploient à confisquer une grande part de liberté à tous ceux qui veulent penser Dieu. Elles les détournent de leur découverte et gardent ainsi le pouvoir sur chacun.

La Réforme a bien perçu ce danger, en plaidant pour un accès direct à Dieu, sans faire de l'Église – et de la religion en général – un intermédiaire. Elle n'a pas pu aller jusqu'au bout, la concurrence était trop grande pour résister au pouvoir de l'Église. Elle a postulé que Dieu ne pouvait se comprendre qu'à travers la Bible. Celle-ci est venue, dans la pensée de beaucoup, remplacer l'Église. Un temps nouveau nous conduit à oser considérer le divin en dehors même des écritures, celles-ci ne pouvant que confirmer ou affiner la découverte de chacun.

Par la publication de ces entretiens, j'ai voulu montrer que nous pouvions emprunter un chemin autre que celui défini par la religion pour aller vers Dieu. En aucun cas, il ne s'agit de tenir à l'écart celui que Jésus appelait Père. Encore moins de le faire disparaître, comme certains nous le reprochent parfois. Tout au contraire, il est urgent d'en découvrir la proximité immédiate, loin de tout dogme, de toute habitude et de toute tradition. Chacun peut faire cette expérience et la pérenniser sans mettre en place des rites et des coutumes qui laissent croire qu'à travers eux, Dieu est présent, qu'il ne nous échappe pas

et que nous ne pouvons pas lui échapper. La religion peut donner à l'homme l'illusion qu'il marche avec Dieu.

N'est-ce pas ce que Jésus a voulu dire aux religieux de son temps, prêtres, scribes et pharisiens, lorsqu'il leur propose de dépasser la loi, qui ne transforme ni leur cœur, ni leur attitude, ni leur manière de penser. Avec la loi, l'esprit de l'homme reste étranger à celui de Dieu, alors qu'ils sont un seul et même esprit.

Lettre à mon frère

Mon très cher frère,

A la suite de la publication de mon premier livre¹, nous avons eu plusieurs entretiens, où tu posais de nombreuses questions. Dans notre face à face, j'ai essayé d'y répondre de manière spontanée et succincte. Et dans le présent ouvrage, je reprends ces réponses, en les étayant et en les illustrant à partir de quelques références aux grands auteurs. J'y ajoute aussi quelques citations.

Bien qu'ayant eu à cœur d'approfondir ces réflexions, je suis bien conscient que tu ne trouveras pas toutes les réponses aux questions qui sont apparues au cours de nos entretiens : les questions sur la foi, l'amour, le prochain, la loi, la morale, le sens de la vie et j'en passe, relèvent presque d'une encyclopédie générale, elles ne toléreraient pas des réponses toutes faites. Ce sont des recherches qui accompagnent une vie entière et qui n'en finissent jamais. Il t'appartient d'ouvrir ces chemins inconnus et sans fin mais qui, en cours de route, t'apporteront beaucoup de découvertes, et leur corollaire principal : la joie.

1 *La fin d'une religion ?* La Barre Franche, 2017

Pour nourrir mes réflexions j'ai repris tes interventions et questions. Tu ne les retrouveras peut-être pas telles que tu les as posées. J'ai dû les reformuler, de mémoire, et tenir compte de questions à peu près semblables venues d'autres lecteurs. Leurs questions sont venues enrichir tes propos et tes interrogations.

Dans nos entretiens, trois de tes remarques m'ont particulièrement frappé.

La première est ta disposition à accueillir toute idée, qu'elle te paraisse folle ou sage. Tu es prêt à l'examiner, y compris lorsqu'elle ébranle tes sentiments et tes croyances. Je partage avec toi l'intuition qu'un livre est réussi lorsqu'il amène à se poser des questions auxquelles on n'avait jamais pensé.

Ta seconde remarque concerne Dieu. Pour toi, il est plus facile de croire à l'idée de Dieu qui est développée dans le livre, un Dieu esprit du monde, en Tout et partout, qu'au Dieu qui t'a été présenté au catéchisme et dont tu entends parler pendant les offices religieux. Le Dieu émanent du cosmos te paraît possible, alors que le Dieu prêché par les religions te semble en totale inadéquation avec la modernité.

Ta troisième remarque s'intéresse à Jésus-Christ et à sa vie. Tu ne sais trop que penser de sa naissance et plus encore de sa résurrection. Tu te demandes ce qui peut bien se cacher derrière ce mot, en ayant de la difficulté à y voir un événement.

Si tu as oublié le contenu du premier livre, ne panique pas ! J'ai veillé à ce que celui-ci puisse être compris sans

qu'il soit utile de lire le premier. Les deux livres traitent de sujets proches, mais de manière différente.

Bonne lecture à toi et à tous les lecteurs de ce livre.

Croire quoi, croire qui ?

Aujourd'hui, plus de la moitié de la population des pays d'Europe vit à l'écart de toute religion, sans que cela ait, semble-t-il, des conséquences sur la vie. Se pose alors la question de savoir s'il est utile et nécessaire de croire en Dieu. Et si oui, en quel Dieu l'homme moderne peut-il croire encore aujourd'hui ?

Il est tout aussi vide de sens de dire « je crois en Dieu » que « je ne crois pas en Dieu ». Associer le mot Dieu et le mot croire, c'est faire de Dieu soit un objet, soit une idée, c'est le rendre entièrement dépendant de l'homme. La découverte de Dieu n'obéit à aucun de nos sens. L'expression « Personne n'a jamais vu Dieu » résume bien la situation. Disons que personne ne l'a jamais touché, jamais senti, jamais goûté, ni jamais entendu, y compris ceux qui ont pris l'habitude de dire « Dieu m'a dit ». Tous nos sens peuvent être soumis aux illusions, à un moment donné ou à un autre, y compris lorsque nous nous pensons en bonne santé !

Si Dieu est une idée, il relève de notre imaginaire, il ne peut plus être le Dieu de tous, à chacun son idée, à chacun son Dieu. L'idée passe comme elle est venue, elle se modifie, se laisse contaminer. Elle est fugace et volatile. Elle peut s'effacer sans jamais revenir. Mais alors, pou-

vons-nous nous satisfaire d'un Dieu qui passerait, tel un ange, pour disparaître ensuite, nous effleurant au mieux, nous ignorant au pire ?

Dieu ne peut pas être objet de croyance, que cet objet soit matériel ou idéique. La croyance fige la chose vers laquelle elle est tournée, et la chose devient aussitôt une idole devant laquelle les hommes se prosternent. Cette idole peut prendre plusieurs formes. Elle peut être faite de pensées abstraites comme de matériaux physiques.

Ceux qui prétendent croire ou ne pas croire en Dieu font de lui, sans le savoir, une idole sans vie. Ils le corsettent dans des idéaux ou des matériaux sculptés, ils l'emprisonnent puis deviennent leurs gardiens. Ils inversent ainsi les rôles : Dieu n'est plus celui qui les protège, mais eux protègent Dieu. Ils se mettent à douter, les uns affirmant que, tout bien considéré, Dieu n'existe peut-être pas, les autres qu'il se pourrait qu'il existe. Plus rien n'est sûr, chez les uns comme chez les autres.

Redisons-le haut et fort : l'existence de Dieu ne dépend pas de nos croyances, de nos humeurs ou de nos expériences. Dieu est à la fois matière et essence. Il se manifeste dans la nature, dans des paroles et dans des gestes qui sont en harmonie avec elle. La nature et la place de Dieu dans l'univers ne dépendent pas des hommes.



Les humains se demandent encore aujourd'hui si Dieu existe, et s'il est judicieux de croire en lui. Chacun choisit son camp : pour les uns il existe, c'est une évidence. Si tout mouvement dans le monde a une cause, il faut une cause première que rien ne précède, et cette cause ne

peut être que Dieu : il est le premier moteur, le créateur de tout. Il faut donc croire en lui, rien autre que Dieu ne peut expliquer l'origine du monde. Nombreux sont ceux qui, à partir de là, ont voulu donner des preuves de l'existence de Dieu. Parmi eux citons Augustin d'Hippône, Thomas d'Aquin, Anselme de Cantorbéry ou, plus tard, Descartes ou Leibnitz.

Ces preuves ressemblent beaucoup à des sophismes, arguments à la logique fallacieuse. Pour Descartes, par exemple, je suis un être imparfait mais j'ai en moi l'idée d'un être parfait. Comme cette idée d'un être parfait ne peut germer en moi qui suis imparfait, c'est bien qu'un être extérieur a déposé en moi l'idée de l'être parfait. Cet être ne peut-être que Dieu. Cette gymnastique de l'esprit pour prouver l'existence de Dieu n'est plus convaincante aujourd'hui, mais elle a fonctionné pour des millions d'humains depuis des siècles. Croire en un Dieu rassure, il est la réponse mystérieuse aux interrogations de l'homme.

La croyance permet à l'homme d'affronter sa condition de mortel. J'ai vu des agnostiques demander des prières parce qu'ils sentaient la mort s'approcher. Certains, catholiques, sollicitaient les sacrements de l'Église. Les familles, à travers des rites religieux réactivés et une résurrection réaffirmée, veulent s'assurer qu'elles retrouveront un jour leurs êtres chers. Penser que ce que nous sommes ne dépend pas de nous mais d'un Autre, permet de mieux accepter la « dépossession de tout » devant laquelle place la mort. S'il y a un au-delà, un monde après la mort, le voyage, bien que s'annonçant très long, effraie beaucoup moins, car il y a un point d'arrivée.

Croire en Dieu, c'est croire que l'homme trouvera ainsi les moyens d'éviter ce qui fait mal et détruit. Croire en Dieu serait la garantie que l'homme ne peut pas accomplir le pire, qu'il ne peut pas devenir un monstre, parce qu'un œil le regarde, comme il regardait Caïn dans le poème de Victor Hugo. L'œil de Dieu et celui de la conscience se confondent. Croire serait donc un garde-fou contre les dérives morales.

Enfin, l'humain trouve en Dieu la stabilité que n'offre plus son environnement. Si je crois en Dieu, je vais pouvoir soulager mon angoisse existentielle. Le relativisme ambiant nous menace, les valeurs s'effondrent, les mœurs se relâchent. Sous couvert de tolérance, tout est permis, plus rien n'est absolu, y compris les dix commandements donnés par Dieu à Moïse. Or Dieu seul peut apporter le bien nécessaire à tous. C'est en croyant que nous pouvons résister à la tentation et nous garder de toutes actions immorales, tout en développant notre conscience. Les religions ont un rôle social. Croire en Dieu, c'est admettre que nous avons un même père et que nous sommes tous frères.



Pour d'autres, Dieu n'existe pas, croire en lui est non seulement une faiblesse mentale mais un danger, l'histoire en témoigne. Depuis des siècles, Dieu est imposé par la force aux quatre coins du monde, qu'il s'agisse du Dieu de la Bible ou de celui du Coran. Il y a eu l'inquisition, où le prochain, s'il n'est pas de ce bord, doit être chassé, voire éliminé. Puis sont venues les guerres de religion qui perdurent encore, souvent sous des formes larvées, parfois en affrontement direct. Que de sang versé pour

que la Réforme, aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, puisse s'enraciner, en Europe d'abord, dans le monde ensuite.

La colonisation s'est faite avec l'assentiment des forces de l'Église. La controverse de Valladolid est le symbole de la question de l'époque : la colonisation doit-elle autoriser et soutenir l'asservissement des peuples envahis ou conquis. Pour Las Casas, la société des païens est donnée par la nature, elle est aussi légitime que la société chrétienne, on n'a donc pas le droit d'utiliser la force pour convertir les indiens et envahir leur territoire. Pour Sépulveda les pratiques des indiens telles les sacrifices humains, justifient qu'ils soient mis sous tutelle, le pape jouissant d'une autorité universelle. Las Casas rétorquera que dans les coutumes des indiens il n'y a pas plus de cruauté qu'il ne pouvait y en avoir dans les civilisations du vieux monde. Ailleurs est venue la shoah, des pays chrétiens ont collaboré pour anéantir les juifs, peuple dispersé dans le monde entier depuis plus de 2 000 ans. Si Dieu existait, pouvait-il laisser faire pareille chose ? Peut-on croire encore en Dieu après Auschwitz ? se sont interrogé beaucoup d'instinctifs et d'intellectuels, croyants ou athées.

La critique la plus vive, mais aussi la plus pertinente, est venue de Nietzsche. Fils et petit-fils de pasteurs, il a visé juste en pointant le décalage entre le renouveau initié par la Réforme au sujet des dogmes principaux, et la pratique de l'Église auprès des fidèles. Pour Nietzsche, croire en une vie Éternelle, à une vie après la mort, ne peut que nous amener à haïr la vie actuelle, dont la nature est d'être éphémère. S'inscrivant dans la ligne de la pensée de son maître Leibnitz, pour qui « nous vivons dans le meilleur des mondes possibles » – optimisme raillé par Voltaire dans *Candide* – Nietzsche reproche

au christianisme de noircir le tableau de la vie terrestre, au nom d'une vie qui serait meilleure ailleurs. Il remet en cause la notion de péché originel, qui rabaisse l'homme et lui enlève toute sa puissance.

Karl Marx ira dans le même sens en dénonçant la prédication, qui promet un au-delà du temps où toutes les inégalités seront abolies. Un tel discours, selon lui, annihile l'énergie révolutionnaire des hommes et leur rend supportable l'injustice sociale. Se soustraire à une telle croyance est une nécessité, pour revenir à la réalité et s'armer pour combattre les inégalités sociales. La religion endort le peuple afin qu'il ne se révolte pas, elle est *un opium*. Celui-ci ne cherche plus à établir un royaume plus juste ici-bas, puisqu'un tel royaume l'attend au ciel. Pour Nietzsche comme pour Marx – nous pouvons y ajouter Freud, pour qui l'humain cherche en Dieu le père protecteur de l'enfance – il est temps d'abandonner Dieu et de nous approprier la puissance, la justice et l'amour que nous lui attribuons, afin de les mettre en œuvre sur cette terre.



Croire en un Dieu qui sécurise et permet de contenir l'angoisse existentielle, ou le rejeter parce qu'il asservit et infantilise, voilà une alternative qui manque d'ambition. Dans les deux cas, nous serions en présence d'une sorte de déclaration de foi, l'une affirmant que Dieu existe, l'autre le niant avec une même conviction. Spinoza, philosophe juif exclu violemment de la synagogue d'Amsterdam pour motifs théologiques, se propose de redéfinir Dieu. Il écrit dans un court traité : « Commençons par le premier point : y a-t-il un Dieu ? Nous affirmons que nous pouvons le démontrer ! » Selon lui, l'existence du

divin est une évidence logique. Dieu n'est pas affaire de foi mais de raison dès lors que l'on renonce à une foi théiste, qui voit en Dieu le créateur de l'univers, extérieur à sa création.

Dieu est le siège de tous les possibles du monde, tout réside en lui et il réside en tout. Dieu est synonyme de nature, l'homme n'est qu'une infime parcelle de ce Tout dans lequel il est plongé. Toutes les fois que nous découvrons une loi qui régit cette nature, nous découvrons une parcelle du divin. La connaissance mène à Dieu. Albert Einstein, qui dit ne croire qu'au Dieu de Spinoza, s'exclame : « Je veux connaître les pensées de Dieu, tout le reste n'est que détail ». L'intelligence humaine, qui participe de l'esprit de Dieu, peut connaître tous les possibles du monde, sachant que cette connaissance n'arrivera jamais à sa fin.

Encore aujourd'hui, de telles idées donnent la nausée aux responsables religieux de tous bords ! Redéfinir Dieu comme *grand tout* leur est insupportable, pour eux, c'est cesser de croire. Ils envisagent Dieu comme une personne, jamais comme le Tout. Si nous sommes déjà en Dieu et mêlés à sa nature comme la vague est mêlée à l'océan, vers qui faire monter les prières ? Il ne reste qu'à attendre l'application des lois naturelles, l'humain ne peut pas influencer Dieu. Insupportable ! Un Dieu personnifié capte et fige l'attention, il rassure. Ne sommes-nous pas sur le chemin de l'idole ?

La conception de Dieu comme un Tout modifie totalement le rapport que les religions veulent instaurer avec lui. Les questions habituelles sur le bien, le mal, sur l'action de Dieu, perdent toute leur pertinence. Les prières visant à convaincre ou à exalter la divinité deviennent

inutiles. Se préparer pour un au-delà du monde terrestre n'a plus de sens. Celui qui a une telle conception de Dieu est désespéré quand il entend l'officiant s'adresser à un Dieu créateur, agissant selon ses jugements. Les questions métaphysiques continuent alors à le hanter. Mais, bien que se refusant à reconnaître un tel Dieu, il sera intégré dans la société par le religieux, qui sait se passer de la foi et de Dieu. Il accomplira rites et gestes, au même titre que celui qui croit. On comprend que la curiosité de Spinoza au sujet de Dieu ait amené les religieux à le rejeter.

Ce rejet est toujours actuel. Le changement vient de ce que la sécularisation s'étend au plus grand nombre. La modernité donne de plus en plus raison aux conceptions spinozistes. Par réaction, les résistances se concentrent et s'organisent dans des mouvements extrémistes très déterminés. Tout l'enjeu est de savoir si ces mouvements réactionnaires pourront faire reculer cette modernité qui a toutes les sciences à son côté, pour que triomphent les thèses du maître d'Amsterdam, qui apparaît aujourd'hui comme un grand visionnaire pour avoir fait confiance à la raison et à la sagesse.

La singularité de Dieu

Le Dieu de Spinoza parait bien différent du Dieu conçu par le plus grand nombre de nos concitoyens. Quelle est cette singularité ?

Aujourd'hui, il est de bon ton de s'insurger contre ce Dieu, imaginé comme un super personnage tout puissant, agissant selon son bon vouloir et faisant surgir du néant les objets qu'il désire. La mise en cause d'un tel Dieu n'est ni rare, ni nouvelle, elle se retrouve chez de nombreux penseurs, qu'ils soient chrétiens comme Maître Eckhart et Nicolas de Cues, juifs comme Spinoza et Maimonide, musulmans comme Avicenne et Averroès. Au vingtième siècle, des théologiens comme Dietrich Bonhoeffer et Paul Tillich encouragent à suivre cette voix de contestation.

Cherchons à comprendre ce qui a conduit à faire de Dieu un personnage bien campé, personnalisation devenue excessive et dénaturant la réalité première, telle qu'elle se trouve dans le « je suis qui je suis » transmis à Moïse, ou chez les philosophes grecs, pour qui Dieu est l'Être pur, l'absolu.

Les philosophes grecs, s'amusant des Dieux de l'Olympe, des coucheries de Zeus ou des saouleries de Dionysos, sont restés respectueux du divin, et ont fini par faire de Dieu un être impersonnel, un principe abstrait monothéiste. Le Dieu des juifs, YAHVE, est lui aussi un être suprême mais, de plus, il a les qualités d'un vivant, sans pour autant avoir une forme humaine. Il est tout-puissant, il sait tout, il surpasse l'homme et la nature, il est créateur de tout. À la différence du Dieu grec, il n'est pas une divinité cosmique, il est un Dieu moral, qui protège, châtie, conseille et avertit. C'est un Dieu agissant. Il fait l'histoire et crée l'événement. La sortie d'Égypte, le déluge, l'exil des israélites à Babylone, sont les plus connues de ses interventions.

Tous ces attributs anthropomorphiques (c'est-à-dire attribués habituellement à une forme humaine), ont fait qu'insensiblement, Dieu a été imaginé et pensé comme un humain. Aujourd'hui, ce Dieu aux réactions humaines est discrédité pour les uns, scandaleux pour d'autres, lorsque lui sont attribués les accidents, les maladies, et autres catastrophes et cataclysmes.

Faire de Dieu un homme, telle n'était pas la volonté du judaïsme, pour qui l'anthropomorphisme est une idolâtrie. Les prophètes rappellent sans cesse que les images peintes et sculptées sont des idoles. Dans Jérémie : « ils disent au bois tu es mon père, à la pierre tu me donnes la vie » et dans Esaïe : « Il brûle au feu la moitié de son bois, avec cette moitié il cuit la viande ... et avec le reste il fait un Dieu, son idole. Il se prosterne devant elle, il l'adore, l'invoque et s'écrie : sauve-moi ». Yahvé ne peut ressembler à aucun être humain. Il est pensé comme le seul Dieu à l'exclusion de toutes autres divinités, sa puis-

sance est infinie. Tout est en lui, le jour et la nuit, il est le créateur de tout. Il est toujours en éveil¹.

Aujourd'hui, la critique d'un Dieu reconnu comme une personne ne doit pas nous conduire à la conception d'un Dieu éthéré, impersonnel, un principe abstrait sans puissance, un Dieu qui ne s'intéresse pas aux affaires des hommes et qui n'aurait aucune action possible dans ce monde. Il ne suffit pas de dénoncer un Dieu qui serait tyrannique, à qui il faut enlever l'omnipotence (la toute-puissance), l'omniscience (tous les savoirs) et la transcendance (une altérité radicale et totale). Le Dieu des penseurs grecs nous permet d'aller au-delà de ces critiques négatives, pour retrouver à certains égards le Dieu de Moïse dans ce qu'il a d'universel.

Platon dans le *Philèbe* semble indiquer que Dieu est l'immense océan de l'Être. Or, il est appréhendé comme individu, à la manière d'une personne qui accompagne le peuple, dans les bons comme dans les mauvais moments. Le concept – majeur dans l'Exode – de « terre promise », a été vécu par le grec, qui se sent partout chez lui sans jamais vivre l'exil parce qu'il ne connaît pas le conflit. Le Dieu de la terre promise est un Dieu pour tous, chacun voudrait en faire son Dieu exclusivement. Les grecs n'ont pas été un peuple conquérant et guerrier, ils n'ont pas imposé leur vision au reste du monde. En cela ils se rapprochent du judaïsme qui, contrairement au christianisme et à l'islam, ne connaît pas le prosélytisme.

On ne peut pas opposer le Dieu grec au Dieu d'Israël. Le Dieu grec nous invite à nous interroger sur l'essence et la définition des choses et sur la vérité, il est accessible par la raison. Le Dieu d'Israël ne se laisse pas noyer dans

1 voir le psaume 121 par exemple